

en eaux Après des lettres d'amour, un roman p solde de tout compte

Pour un roman épistolaire sur le manque, *L'Absence d'oiseaux d'eau* est tout de même bien épais, le plus épais de tous les livres d'Emmanuelle Pagano, née à Rodez en 1969. «Mais je passe à la page après chaque lettre», remarque-t-elle, ce qui rend la touffeur de l'absence néanmoins pleine de trous. Un texte atypique dans une œuvre elle-même pas très normale, ça fait au final un livre reconnaissable, tendre comme l'humanité et louche comme le désir : «Ce roman était à l'origine un échange de lettres avec un autre écrivain. Nous nous l'étions représenté comme une œuvre de fiction que nous construisions chaque jour, à deux, et dans laquelle nous inventions que nous nous aimions.» Pouvoir magique de la parole, en s'écrivant qu'ils s'aiment, ils finissent par s'aimer pour de bon. Du coup, ils se rencontrent, font l'amour pendant plein de pages. Il la quitte. Se retire du projet. «En partant, il a repris ses lettres.» Il ne reste donc plus de «lui» que l'empreinte en creux, sous les ratures des phrases que nous ne pouvons pas voir.

Plus paisible. Dans ses précédents textes parus chez P.O.L., Emmanuelle Pagano, enseignante en Ardèche, n'avait raconté que des intimités déjetées. Une jeune coiffeuse mère d'un enfant lourdement handicapé dans *le Tiroir à cheveux*. Une chauffeuse de bus transsexuelle dans *les Adolescents troglodytes*. Une

Aussi l'action n'avance-t-elle pas à proprement parler, elle ruisselle, submerge. Parfois la rupture a une métaphore récurrente: la douche en panne ou le bain stagnant.

fillette qui subit chaque jour les attouchements des garçons de sa classe dans *les Mains gamines*. *L'Absence d'oiseaux d'eau* est apparemment plus paisible. Variation sur le paradoxe de l'expression «Je t'écris», qui dit l'invention, à chaque mot, par le «je» écrivant, de celui ou celle à qui il s'adresse : «Cette maison, ce livre, nous l'habitons ensemble, et ce que nous faisons dedans, c'est elle-même.» Autrement dit, un roman épistolaire dans toute son ampleur, façon *la Religieuse portugaise* qui avait déjà fait le coup du destinataire absent. Comparé à ses aînés, *L'Absence...* est un livre plus persistant, tout en variations chromatiques et à coups de ronds dans l'eau. Son élément est le liquide, il pleut par toutes les pages, le corps de l'homme mouille extraordinairement : «Tu ne transpires pas: tu coules,

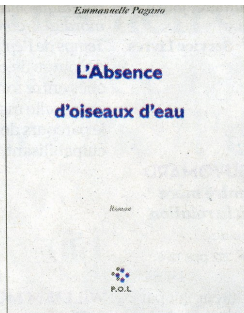
c'est de l'eau, tu te recouvres d'eau et tu me recouvrais d'eau. C'est cet écoulement, et ta peau de soie, cette peau très blanche, une peau de lait, qui me faisaient dire que tu avais une peau de femme. Tu lubrifies beaucoup aussi, beaucoup plus qu'un homme ordinaire, et ton sperme est comme ta sueur, très liquide et clair, neutre, comme de l'eau lui aussi.» Aussi l'action n'avance-t-elle pas à proprement parler, elle ruisselle, submerge. Parfois aussi la rupture a une métaphore récurrente : la douche en panne ou le bain stagnant – «Je prenais un bain et tu m'as oubliée.» –

Sens invaginé. Il n'est pas absolument sûr qu'Emmanuelle Pagano, fille d'un gendarme et d'une institutrice, ait jamais écrit autrement qu'en recouvrant, en cicatrisant, en incorporant. Par-delà les anecdotes (lire ci-contre) qui servent de nucléons au texte, c'est la nacre autour qui fascine, le travail de la langue. Quand on l'interviewe, Pagano dit qu'elle vise à réduire son vocabulaire, parce qu'il s'agit de faire naître plus de réel encore, de tuer le cliché. On traduit : devenir classique. Elle est championne du sens invaginé, avec retournement du gant en cours de phrase : «Je ne savais pas combien pèse une main qu'un homme lâche soudain» ou bien : «Tu me deviens, je m'efface dans ton corps, je n'ai plus d'odeur, plus de consistance, qu'à travers toi, et je comprends à quel point tu me manques, au point de n'avoir plus de corps, sauf le tien.» Les deux amants échangent leur corps, leurs sexes, prennent des airs transgenres : «J'avais l'impression de ne plus avoir de vagin, mais à la place ton sexe à l'envers dans mon ventre, un gant de chair autour de lui.»

La consubstantiation de l'homme et de la femme en un même corps est une des marques de l'œuvre d'Emmanuelle Pagano, mère de trois enfants nés en 1991, 1995 et 2003. Elle a voulu, dit-elle, avec *L'Absence...*, former un personnage d'homme, quand il n'y avait que des femmes et des garçons dans ses autres textes : «La voix des hommes dans mes livres, je la prends depuis très peu de temps et c'est la tienne. C'est par la tienne que je commence cette réconciliation avec la parole des hommes.» Que la narratrice ait une voix et une écriture d'homme («tu m'as greffé d'autres mains pour écrire») n'est guère pour nous étonner, dans la mesure où celle des *Adolescents troglodytes* était carrément née



Emmanuelle Pagano, au bord de l'Ardèche, le 13 février. PHOTO GÉ



EMMANUELLE PAGANO
L'Absence d'oiseaux d'eau
P.O.L., 300 pp., 18 €.

«UNE RÉFLEXION SUR LA FAÇON dont l'écriture transforme la vie» Rencontre en Ardèche, où vit l'auteur de «l'Absence...»

C'est au bout d'un long train et d'un aussi long bus qu'habite Emmanuelle Pagano. Dans un appartement de village où les mezzanines se superposent aux étages. Elle reçoit dans son bureau, à côté des cartons de ses manuscrits, dont un portant la mention «Très vieux brouillons» et qui date de ses années de lycée. On parle de Diderot et Ken Loach cachés dans *le Tiroir à cheveux*, des rencontres avec les lecteurs et de Maxime Scheinfeigel. Finalement, on décide de ne garder que les questions auxquelles elle n'a pas déjà répondu sur son site (1).

Comment s'est écrit *L'Absence d'oiseaux d'eau* ?

C'est un livre à part, puisqu'il s'est d'abord fait à deux, dans un temps très court sur un blog privé, où l'on postait des textes au jour le jour. J'avais annoncé ce projet sur mon propre blog, mais comme l'écrivain avec qui je l'avais entrepris a retiré ses lettres, son nom a disparu, y compris de mon blog. J'ai tout verrouillé. Quand j'ai fini *L'Absence...*, contrairement à ce que raconte le roman, j'étais encore avec cet homme-là. Si l'on avait déjà rompu, je n'aurais pas pu faire ce livre car je crois qu'on ne peut pas écrire sur ce qui nous fait souffrir. Il faut être un minimum guéri.

Quel rapport entretenez-vous au réel et au réalisme ?

Tout ce que j'écris dans mes livres est vrai. Si je voulais, je pourrais donner pour chaque texte les dates, les noms, les détails. Il n'y a pas de réalisme mais il y a du réel. J'ai besoin du réel car je n'arrive pas à inventer sans appui, mais ensuite je colle à ma façon, je fais mon patchwork, et du coup ça ne paraît pas réaliste. Le réalisme veut donner l'impression que quelque chose qui n'existe

pas est réel. Moi, je fais le contraire : je prends du réel et je l'incorpore au texte qui le déréalise. Après, c'est au lecteur de choisir : veut-il une histoire, préfère-t-il un travail sur la langue ou l'espace, une lecture psychanalytique, autre chose ? *L'Absence d'oiseaux d'eau* est le seul de mes romans, peut-être, où c'est la narratrice qui décide, et dit que c'était une carte postale. Qu'elle a fantasmé une histoire d'amour qui n'était qu'un prétexte pour écrire. Mais parce que c'est un livre, cela signifie-t-il pour autant qu'il n'y a pas eu histoire d'amour ? On demande toujours quelle

«Comme l'écrivain avec qui j'avais entrepris le livre a retiré ses lettres, son nom a disparu, y compris de mon blog. J'ai tout verrouillé.»

est la part de la réalité dans l'écriture et pas assez comment celle-ci change les choses. Le fait d'écrire est dur pour la vie, le couple, les enfants. Ce n'est pas un métier ordinaire. *L'Absence...* est une réflexion sur la façon dont l'écriture transforme la vie. Donc ce que je raconte est vrai parce que c'est arrivé et en plus, c'est vrai parce que cela arrive. **Votre écriture est très corporelle, il y a un «toucher» du monde...**

Il y avait, au départ de *L'Absence...*, la volonté de faire un personnage d'homme qui ne soit pas fantomatique. Je voulais qu'on ressente son corps. Les histoires d'amour me permettent de créer des paysages. Les personnages sont des lieux qu'on habite, dans lesquels on vit, qui donnent d'autres perceptions. J'ai toujours trouvé que l'écriture était quelque chose d'intime. Enfant, je cachais les cahiers dans lesquels j'écrivais sous le matelas. Un jour,

ma petite sœur les a sortis pour les montrer à ma mère et j'ai eu l'impression d'être surprise toute nue. C'était horrible, je savais plus où me mettre, j'avais peur de la réaction de ma mère. Mais elle a été formidable. Elle lui a dit : «Dis donc, c'est personnel, va vite les lui rendre.» C'est l'écriture elle-même qui est intime, pas ce qu'elle décrit.

L'Absence... place le corps masculin sous le signe de la liquidité, laquelle est traditionnellement associée à la féminité.

Oui, sans raison réelle, d'ailleurs. Il y a les règles, mais ce n'est pas plus liquide que le sperme. Dans mon premier texte,

Pour être chez moi, publié aux éditions du Rouergue, j'avais fait le rapport entre les écoulements corporels, la salive, les règles et l'écriture. Parce que c'était quelque chose qui vient du corps, et qui coule, c'est par

la langue que ça doit être tenu. Mais on ne peut pas l'empêcher de couler. Quand je ne savais pas encore écrire, je me racontais déjà des histoires et j'essayais de les retenir, mais au bout d'un moment, il y en avait trop à se rappeler. Quand j'ai su écrire, ça a été une libération parce que je pouvais les coucher sur le papier, mais je ne pouvais plus en contrôler le flux. Donc j'écrivais, je cachais, mais un peu comme on aurait été incontinent. Dans *le Tiroir à cheveux*, il y avait beaucoup de passages lyriques que j'ai enlevés. Mais dans *les Adolécents troglodytes* et *L'Absence...* ça coule beaucoup plus, il y a moins besoin de contrôler. Si l'homme de *L'Absence...* coule, ce n'est pas parce que c'est un homme, mais parce que c'est un écrivain.

Recueilli par **ÉRIC LORET**
envoyé spécial en Ardèche

(1) <http://lescourssemoches.net>

dans un corps masculin. Son changement de sexe était le secret qui fournissait la possibilité même d'un récit, d'une histoire à transmettre. Et la jeune femme comparait la douleur de son opération de transmutation à celle d'un accouchement qui lui avait laissé les lèvres enflammées (dans *les Mains gamines*, le même motif deviendrait une bogue de châtaigne).

Avorton. A la découverte de l'homme dans la femme et de la femme dans l'homme correspond toujours une naissance chez Pagano, et c'est toujours d'un enfant et d'un texte à la fois, un texte dont on prend soin comme d'un enfant. Pourtant, si la littérature est cette magie qui résout la différence des sexes en un texte, qui dépasse la malédiction de la dualité parentale (les parents empêchent la naissance dans *le Tiroir à cheveux*, provoquant un avorton), c'est toujours au bord de l'échec, sous l'angoisse d'un interdit : «*Je m'assois à ta place, j'écris à ta place, et alors tu me manques plus que mes deux garçons réunis, et ça, ça je ne devrais pas avoir le droit de l'écrire. Je me demande souvent ce qui m'autorise à fabriquer des phrases.*» Si le complexe de Médée n'existait pas, on pourrait l'inventer, et l'appliquer à l'enfantement des livres. Car voilà, finit par écrire la narratrice à celui qui l'a quittée, «*tu ne mérites pas mes enfants, ni ceux qui sont nés, ni ceux qui ne viendront jamais, ni celui dont j'avais fini par rêver.*» Elle ne les tuera pas, heureusement, mais les ôtant à tout auteur, les délivrant de l'autorisation, elle les confiera à l'assistance publique, la nôtre, qui les réclame.

É. L.